Témoignages épigraphiques damascains sur un *šayḫ* méconnu d'époque ayyoubide

Jean-Michel Mouton, Dominique Sourdel,
Janine Sourdel-Thomine, Bassam Dayoub
Paris-Sorbonne

Abstract

Some pieces of an arabic medieval inscription found in Damascus in 2008 inside the ancient city's wall mentions the name of the *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām b. Ḫalīfa, an unidentifed important man of the Ayyūbid Period. We discovered this name again in the four inscriptions which adorned a little sanctuary known as mašhad Ṣuhayb, companion of the Prophet Muhammad, and then called Sīdī Ṣuhayb or Arāq mausoleum situated on the pilgrimage road in the southern part of the Mīdān suburb. The now identifed *ḥāǧǧ* and *šayḫ* Ḫalaf b. Ḍirġām al-Muʿaẓẓamī lived there as a pious man and was appreciated by the Ayyūbid prince of Damascus, al-Malik al-Muʿaẓẓam who reigned from 1207 to 1227. He had built a new sanctuary and was buried there in 618/1221 near Ṣuhayb's tomb. His epitaph which still existed in 1954 is now published here by us for the first time.

La documentation épigraphique, particulièrement abondante dans la ville de Damas et dans ses environs, a fourni quantité de textes arabes, notamment pour les époques ayyoubide et mamlouke, et ne cesse d'être enrichie par de nouvelles découvertes. L'importance de cet ensemble d'inscriptions, dont le corpus n'a jamais encore été achevé[1], ne tient pas

[1]) La première tentative pour relever les inscriptions arabes de Damas est due à William Henry Waddington alors qu'il recueillait en 1861 et 1862 les inscriptions grecques et latines de la cité. N'étant pas lui-même arabisant, il confia la tâche à des drogmans syriens. 560 inscriptions arabes furent relevées et regroupées dans un carnet connu aujourd'hui sous le nom de Recueil Schefer et conservé depuis 1922 à la Bibliothèque de l'Institut de France (Ms 2972). Dès la fin du XIX[e] siècle, ces textes furent mis à la disposition d'Henri Sauvaire qui en vérifia la lecture et livra la traduction de plusieurs d'entre eux dans sa «Description de Damas» (*Journal Asiatique*, 1894–1896). Puis 400 de ces inscriptions furent versées dans le Répertoire chronologique d'épigraphie arabe

Der Islam Bd. 87, S. 185–203
DOI 10.1515/islam-2011-0028
© Walter de Gruyter 2012
ISSN 0021-1818

seulement aux données qu'il fournit sur la titulature des princes damascains, la chronologie et l'histoire de leurs monuments ou le contenu des décrets qu'ils ont pu prendre. Il nous permet aussi de toucher à la vie de

---

(RCEA), cependant sans les vérifications nécessaires et le commentaire approprié.

Max van Berchem, le père de l'épigraphie arabe, avait lancé en 1893 l'idée de constituer un Corpus Inscriptionum Arabicarum (CIA) en plusieurs volumes correspondant à divers secteurs géographiques. Intéressé principalement par les inscriptions du Caire et de Jérusalem, il n'en avait pas moins travaillé à des relevés d'inscriptions damascaines qui se trouvent dans ses «Carnets» conservés à la fondation Max van Berchem à Genève. La constitution d'un volume consacré spécialement à Damas fut confié par ses soins au début du XX^{e} siècle à son disciple, le savant allemand Moritz Sobernheim qui effectua en 1908 un inventaire systématique des inscriptions de Damas. Malheureusement, la plus grande partie de sa documentation fut perdue au moment de son embarquement pour l'Europe. Les inscriptions de la citadelle, qui avaient été préservées, furent publiées en 1921 dans un article («Die Inschriften der Zitadelle von Damaskus», *Der Islam*, XII, 1921, p. 1–28), complété d'abord par ʿAbd al-Qādir AL-RĪḤĀWĪ (*Qalʿat Dimašq: taʾrīḫ al-qalʿa wa aṯāruhā wa funūnuhā al-miʿmariyya*, Damas, 1979), et un peu plus tard par Paul Edward CHEVEDDEN (*The Citadel of Damascus*, 2 vol., texte dactylographié, University of California, 1986).

Le savant français Jean Sauvaget, qui séjourna à Damas de 1925 à 1937, fit à son tour le projet de reprendre l'oeuvre du corpus. Il ne fit paraître, avant sa mort prématurée en 1950, que ses travaux sur les décrets saljoukides et mamlouks («Décrets mamelouks de Syrie», *BEO*, II, 1932, p. 1–52; III, 1933, p. 1–29; XII, 1947–48, p. 5–60; *Quatre décrets seldjoukides*, Beyrouth, 1947). Entre-temps, il avait confié la continuation du corpus à ses élèves J. et D. Sourdel. Les nouvelles enquêtes épigraphiques menées par eux à Damas entre 1949 et 1954, puis en 1974, aboutirent à la constitution de plusieurs dossiers. Il n'en fut publié que la première partie consacrée aux monuments de la Vieille Ville antérieurs au règne de Nūr al-Dīn (D. et J. SOURDEL, «Dossiers pour un corpus des inscriptions arabes de Damas», *REI*, XLVII, 1979, p. 119–171). Les autres dossiers sont désormais intégrés dans un programme plus complet faisant place à des études architecturales complémentaires, que conduit leur disciple Jean-Michel Mouton, et dont la première illustration portera sur les portes et l'enceinte de Damas.

Il faut signaler aussi qu'en dehors du travail du corpus, diverses inscriptions damascaines isolées ou de véritables séries furent publiées parmi lesquelles 76 inscriptions mamloukes et ottomanes, c'est-à-dire postérieures à 1260, par Heinz GAUBE (*Arabische Inschriften aus Syrien*, Beyrouth, Wiesbaden, 1978) et plusieurs épitaphes provenant du cimetière d'al-Bāb al-Ṣaġīr (J. SOURDEL-THOMINE, *Epitaphes coufiques de Bâb Ṣaghîr*, Paris, 1950; Khaled MOAZ et Solange ORY, *Inscriptions de Damas. Les stèles funéraires, I. Cimetière d'al-Bāb al-Ṣaġīr*, IFD, Damas, 1977).

la cité, aux pratiques religieuses populaires et d'une façon plus générale aux transformations de la société. Parfois même ces inscriptions sont les seuls témoignages ayant survécu sur des personnages éminents de Damas, totalement inconnus par ailleurs.

La découverte récente d'une inscription sur la muraille de la Vieille-Ville a permis de retrouver le nom du *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām qui joua sans doute à son époque un rôle non négligeable dans l'entourage du souverain ayyoubide al-Malik al-Muʿaẓẓam (1207–1227). Ce témoignage aurait été insuffisant si l'on n'avait pas retrouvé ce même nom dans un dossier inédit du corpus de Damas auquel nous travaillons. Ces quatre inscriptions, appartenant à un monument du Mīdān, un *mašhad* vénéré de l'époque ayyoubide, viennent éclairer quelque peu les relations complexes qu'entretenaient les milieux religieux avec les princes damascains.

Les inscriptions du *mašhad* de Sīdī Ṣuhayb au Mīdān (Fig. 5)

Ces inscriptions, au nombre de quatre, demandaient ici à être présentées de manière critique.

1- Texte de construction du mašhad *(Fig. 2)*

Inscription gravée sur une pierre de taille calcaire au-dessus de la porte permettant d'accéder à la cour de l'édifice, située à l'est, et donnant sur la rue du Mīdān. Longueur de la pierre: 59 cm; hauteur: 53,5 cm. Inscription gravée en relief entourée d'un cadre dissimulé sous l'enduit. Longueur du champ inscrit: 50 cm; hauteur: 42 cm. Cinq lignes en *nasḫī* ayyoubide entre listels (espace entre les listels: entre 7 et 7,5 cm). Rares points diacritiques et signes de vocalisation. Une couche d'enduit blanc recouvre aujourd'hui l'inscription rendant son déchiffrement malaisé. Hauteur de l'*alif*: entre 5 et 6,5 cm.

Publications: RCEA, X, n° 3971, d'après le Recueil Schefer, n° 250; traduction H. Sauvaire, «Description de Damas», *JA*, mai-juin 1896, p. 416, n. 61. Lecture D. et J. Sourdel (1954).

1- بسم الله الرحمن الرحيم جدد هذا المشهد المبارك و القبة
2- على تربة صهيب الرومي و حسان بن ثابت الأنصاري
3- أصحاب رسول الله صلى الله عليه و سلم العبد الفقير
4- إلى رحمة الله الحاج خلف بن ضرغام بن خليفة من نعمة
5- مولانا الملك المعظم عيسى بن الملك العادل سنة ست و ستمائة

Notes de lecture:

Ligne 3: la bonne lecture, أصحاب figurait dans le Recueil SCHEFER, mais a été restituée de façon fautive par صاحب dans le RCEA.

Ligne 4: la *nisba* المهراني figure à tort après le nom de Ḫalaf b. Ḍirġām dans le Recueil SCHEFER (reprise dans le RCEA).

Ligne 5: le titre السلطان figure à tort dans le Recueil SCHEFER entre *mawlānā* et al-Malik, alors que l'*ism* du prince عيسى n'a pas été lu. La date figurant dans le Recueil SCHEFER et dans le RCEA est 624.

1- Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Ont été construits de neuf ce mašhad béni et la coupole
2- du tombeau de Ṣuhayb al-Rūmī et de Ḥassān b. Ṯābit al-Anṣarī,
3- Compagnons de l'envoyé de Dieu - que Dieu lui accorde bénédiction et salut -. [Ils ont été construits] par le serviteur avide
4- de la miséricorde de Dieu, le *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām b. Ḫalīfa grâce aux faveurs
5- de notre maître al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿĪsā fils d'al-Malik al-ʿĀdil en l'année 606 (1209–1210).

Ṣuhayb b. Sinān al-Rūmī (m. en 38/659) et Ḥassān b. Ṯābit al-Anṣarī (m. en 54/674) sont deux compagnons du Prophète Muḥammad dont la tradition unanime localise les tombes dans le cimetière de Baqīʿ à Médine[2]. Cela n'empêcha pas néanmoins le développement de la tradition damascaine. Al-Harawī (m. 611/1215), auteur d'un *Guide des lieux de pèlerinage* qui fut le premier du genre, nous rapporte dès le milieu du XII[e] siècle l'existence à Damas, près du Maydān al-Ḥaṣā, d'une tombe (*qabr*) de Ṣuhayb - qu'il ne considère pas comme authentique - mais qui aurait déjà été objet de vénération. S'il ne connaît pas la tombe de Ḥassān b. Ṯabit, il signale celle d'un «frère» de Ṣuhayb[3]. Les pèlerinages

---

[2]) Sur ces deux compagnons, voir Ibn al-Aṯīr, *Usd al-ġāba fī maʿrifat al-ṣaḥāba*, Le Caire, 1286 H., II, p. 4 et III, p. 30.

[3]) al-Harawī, *Kitāb al-išārāt ilā maʿrifat al-ziyārāt*, éd. J. Sourdel-Thomine, IFD, Damas, 1953, p. 13; trad. J. Sourdel-Thomine, *Guide des lieux de pèlerinage*, IFD, Damas, 1957, p. 32 (repris littéralement par Yāqūt, *Muʿǧam al-buldān*, II, Dār Ṣādir, Beyrouth, s.d., p. 468). Certains manuscrits d'al-Harawī indiquent que le tombeau voisin est celui de la sœur et non du frère de Sīdī Ṣuhayb, version reprise un siècle plus tard par Ibn Šaddād (*al-Aʿlāq al-ḫaṭīra fī ḏikr umarāʾ al-Šām wa-l-Ǧazīra, Taʾrīḫ Madīnat Dimašq*, éd. S. Dahan, IFD, 1956, p. 186). Ibn al-Ǧazarī situe avec plus de précision le *mašhad* de Sīdī Ṣuhayb, à l'est de l'oratoire de Fulūs (*Ḥawādiṯ li-zamān wa anbāʾihā wa wafayyāt kābir wa-l-aʿyān min abnāʾihā*, I, éd. 'U.' A.S. Tadmurī, Sayda, Beyrouth, 1998, p. 30).

en ce lieu semblent avoir continué pendant tout le Moyen Âge puisqu'on en trouve mention dans le *ʿUyūn al-tawārīḫ* d'Ibn Šākir al-Kutubī (m. 764/1363) et encore dans le *Guide* d'al-ʿAdawī (m. 1032/1623)[4].

La mise en valeur du sanctuaire qui est désormais qualifié dans notre inscription de *mašhad* ou «martyrium» se traduit concrètement par l'édification d'une coupole au-dessus des tombes et la construction d'un complexe religieux, dont le premier élément serait un enclos sacré. Ces travaux remontent à l'année 606/1209–10, date parfaitement lisible dans cette inscription et la suivante, mais dont il n'a jamais été encore tenu compte. En effet, dès le premier déchiffrement au XIX[e] siècle qui a été conservé dans le Recueil SCHEFER cette date avait été remplacée par la date erronée de 624/1227, correspondant à la mort de l'Ayyoubide al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿĪsā[5]. On sait que ce souverain qui gouvernait depuis 594/1198 pour le compte de son père al-Malik al-ʿĀdil la principauté de Damas se vit confirmer cette charge officiellement lors du grand partage de 604/1207[6]. Même s'il dut attendre 615/1218 et la mort d'al-Malik al-ʿĀdil pour pleinement exercer le pouvoir, il paraît normal que dès 606/1209–1210, il eut la possibilité de patroner la fondation du *mašhad*[7].

La tombe du saint et sa *baraka* attirèrent à l'époque mamlouke d'éminents personnages de la classe militaire comme l'émir Zayn al-Dīn Qarāǧā al-dawādār en 703/1303, qui se fit enterrer «près (*'inda*) de la *turba* de Ṣuhayb»[8], et surtout l'émir Arāq b. ʿAbd Allāh al-silaḥdār, gou-

---

[4]) Ibn Šākir al-Kutubī, dans H. SAUVAIRE, «Description de Damas», *JA*, mai-juin 1896, p. 392; al-ʿAdawī, *al-Ziyārāt bi-Dimašq*, éd. S.D. al-Munaǧǧid, Damas, 1956, p. 86–87.

[5]) Cette datation erronée a été reproduite dans le RCEA, et en conséquence, n'a pas été remise en cause, même dans les travaux les plus récents (L. KORN, *Ayyubidische Architektur in Ägypten und Syrien*, II, Heidelberg, 2004, p. 137–138).

[6]) Sur al-Malik al-Muʿaẓẓam, voir notamment: St. HUMPHREYS, *From Saladin to the Mongols. The Ayyubids of Damascus, 1193–1260*, Albany, 1977, p. 125–192; id., «al-Malik al-Muʿaẓẓam», *EI*^{2}, VII, p. 275–276.

[7]) Le rôle de bâtisseur d'al-Malik al-Muʾaẓẓam s'exprima à la même époque principalement à Jérusalem où il mena de nombreux travaux de construction et de restauration sur l'enceinte et la citadelle, mais surtout sur l'esplanade des mosquées. Il y fit également construire en 604/1207 et 614/1217 les madrasas Naḥwiyya et Muʿaẓẓamiyya (voir N. ELISSÉEFF, «A propos d'une inscription d'al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿĪsā. Contribution à l'étude de son règne», *AAAS*, 4–5, 1954–55, p. 25).

[8]) al-Birzālī, *al-Muqtafī*, III, éd. ʿU.ʿA.S. al-Tadmurī, Sayda, Beyrouth, 2006, p. 224.

verneur de Ṣafad, qui fit édifier en 750/1349, au nord-est du *mašhad*, empiétant sur l'espace de celui-ci pour être au plus près du saint, une mosquée funéraire de belle qualité qui donna son nom à l'ensemble du complexe architectural désigné désormais comme le mausolée d'Arāq[9]. L'appellation populaire de Sīdī Ṣuhayb demeura cependant sans toutefois qu'on y prêtât grande attention.

2- Texte de construction de l'oratoire (Fig. 3)

Inscription gravée sur une pierre de taille située à l'intérieur du complexe funéraire, sur le mur est de l'oratoire, sur le trumeau entre la porte permettant d'accéder à la salle de prière et une fenêtre, à la retombée de l'arc de l'auvent adossé à la mosquée. Longueur de la pierre: 70 cm; hauteur: 50 cm. Inscription gravée en relief entourée d'un cadre de 12 cm. Cinq lignes en *nashī* ayyoubide entre listels (espace entre les listels: entre 5,5 et 6,5 cm). Présence de points diacritiques et de chevrons. L'inscription a été peinte lors de restaurations récentes. Hauteur de l'*alif*: entre 3 et 5,5 cm.

Publications: RCEA, X, n° 3973, d'après le Recueil SCHEFER, n° 252 (= Q. AL-ŠIHĀBĪ, *al-Nuqūš al-kitābiyya fī 'awābiḍ Dimašq*, Damas, 1997, p. 224); A. ṬALASS, *Ṯimār al-maqāṣid*, IFEAD, Maktabat Lubnān, Beyrouth, 1975, p. 230, n° 158 (= Q. AL-ŠIHĀBĪ, *al-Nuqūš al-kitābiyya*, p. 224). Lecture D. et J. SOURDEL (1954).

1- بسم الله الرحمن الرحيم إنما يعمر مساجد
2- الله من آمن بالله و اليوم الآخر جدد هذا
3- المسجد المبارك الحاج خلف ابن ضرغام بن خليفة ا
4- الملكي المعظمي من نعمة مولانا الملك المعظم أبي المظفر عيسى
5- ابن الملك العادل أعز الله أنصاره و ذلك في شهور سنة ست و ستمائة

Notes de lecture:

Lignes 1 et 2: le verset du Coran (إنما يعمر مساجد الله) relevé partiellement dans le Recueil SCHEFER est totalement omis dans le RCEA et par A. ṬALASS.

Ligne 3: la mention de بن ضرغام qui avait bien été relevée dans le Recueil SCHEFER est absente du RCEA. A. TALASS a bien lu le nom de

---

[9]) Sur ce mausolée, voir K. WULZINGER, C. WATZINGER, *Damaskus, die Islamische Stadt*, Berlin, Leipzig, 1924, p. 100 et Pl. 21 a; J. SAUVAGET, *Les monuments historiques de Damas*, Beyrouth, 1932, n° 47, p. 70; RCEA, XVI, n° 6119.

Ḍirġām, mais a oublié la marque de filiation entre Ḍirġām et Ḫalīfa ainsi que l'ensemble des *nisba* en début de ligne suivante. Noter la graphie du mot إبـــن avec un *alif* initial qui ne se retrouve pas ailleurs dans les inscriptions. En fin de ligne, le lapicide a gravé un *alif* inutile correspondant au début du mot al-Malikī repris dans la ligne suivante.

Ligne 4: la *kunya* أبي المظفر a été omise par A. Ṭalass. Cette *kunya* d'al-Malik al-Muʿaẓẓam n'est par ailleurs attestée que dans une inscription de 610/1213 à la citadelle de Jérusalem (RCEA, X, n° 3717). D'autres *kunya* figurent dans d'autres inscriptions: Abū l-Manṣūr en 604/1207–8 (RCEA, X, n° 3629), Abū l-Fatḥ en 608/1211, 610/1213 et 614/1217 (RCEA, X, n^{os} 3685, 3718, 3802 et 3817) et Abū l-ʿAzā'im en 613/1217 et 614/1217 (RCEA, X, n^{os} 3790, 3801 et 3802). L'*ism* عيســـى, en fin de ligne, est omis tant dans le Recueil Schefer que dans le RCEA.

Ligne 5: A. Ṭalass a lu أعز الملك أنصاره au lieu de أعز الله أنصاره et a oublié في شهور. Comme dans l'inscription n° 1, la date de 606 parfaitement lisible avait été transformée en 624 dans le Recueil Schefer, dans le RCEA et chez A. Ṭalass.

1- Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. «Seuls fréquenteront les oratoires
2- de Dieu ceux qui croient en Dieu et au Dernier Jour» (Coran, IX, 18). A été construit de neuf cet
3- oratoire béni par le *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Dirġām b. Ḫalīfa
4- al-Malikī al-Muʿaẓẓamī[10], grâce aux faveurs de notre maître al-Malik al-Muʿaẓẓam Abū l-Muẓaffar ʿĪsā
5- fils d'al-Malik al-ʿĀdil - que Dieu glorifie ses soutiens -. Cela dans les mois de l'année 606 (1209–1210).

Ce texte, daté comme le précédent de 606/1209–1210, commémore le développement du sanctuaire par l'adjonction d'une salle de prière. L'oratoire tout en longueur, construit en pierre, est actuellement en restauration. Il se présente sous la forme d'un salle rectangulaire à quatre travées. Deux *miḥrāb* sont creusés dans le mur de *qibla*. L'accès à la salle de prière se fait par la cour située à l'est. Celle-ci est recouverte d'un auvent dans sa partie sud qui est utilisée comme salle de prière d'été également dotée d'un *miḥrāb*.

---

[10]) Cette *nisba* fait référence au souverain ayyoubide de Damas al-Malik al-Muʿaẓẓam évoqué ci-dessus.

3- Texte de construction du minaret

Inscription aujourd'hui disparue, située à l'origine, selon le Recueil SCHEFER sur le mur du minaret (*ʿalā ḥayṭ al-maʾḏana*).

Publication: RCEA, X, n° 3972, d'après le Recueil SCHEFER, n° 251.

بسم الله الرحمن الرحيم جدد هذا المنارة من نعمة مولانا السلطان الملك المعظم شرف الدين عيسى بن الملك العادل خلد الله تعالى ملكه العبد الفقير إلى رحمة الله الحاج خلف بن ضرغام بن خليفة و ذلك في سنة [أربع و عشرين و ستمائة]

Notes de lecture:

– La *basmala* mentionnée dans le Recueil SCHEFER est omise dans le RCEA.

– Il faut noter ici la présence du titre sultanien qui n'apparaît pas dans les inscriptions 1 et 2. Le corpus des inscriptions d'al-Malik al-Muʿaẓẓam, dressé par N. ELISSÉEFF, montre que ce titre est utilisé par le prince dès l'année 604/1207–1208 à Jérusalem, mais qu'il n'en fait pas un usage systématique par la suite[11].

– La *nisba* de Ḫalaf b. Ḍirġām المهـراني figurant dans le Recueil SCHEFER (reprise dans le RCEA) a été ici corrigée en المعظمـي.

– La date de 624 figurant dans le Recueil SCHEFER est erronée comme pour les inscriptions 1 et 2.

> Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, ce minaret a été construit de neuf grâce aux faveurs de notre maître le sultan al-Malik al-Muʿaẓẓam Šaraf al-Dīn ʿIsā fils d'al-Malik al-ʿĀdil - que Dieu fasse durer son règne -, par le serviteur avide de la miséricorde de Dieu le Très Haut, le *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām b. Ḫalīfa al-Muʿaẓẓamī. Cela au cours de l'année [624].

Le texte ici fourni emprunté au Recueil SCHEFER a été amélioré sur certains points. Il commémore une nouvelle étape des travaux avec l'adjonction d'un minaret au sanctuaire, sans doute le minaret carré en briques crues et à armature de bois qui se dresse aujourd'hui au centre du complexe, au nord-est de l'oratoire (voir Fig. 1). Celui-ci présente en effet toutes les caractéristiques propres aux minarets ayyoubides du début du XIII[e] siècle construits dans les faubourgs de Damas

---

[11]) RCEA, X, n° 3629; N. ELISSÉEFF, «A propos d'une inscription d'al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿĪsā», p. 20.

comme ceux des mosquées d'al-Tawba à ʿUqayba ou d'al-Ǧarrāḥ à Šāġūr.

Aucune date précise ne saurait être proposée pour remplacer la date erronée de 624 figurant dans le Recueil SCHEFER. Mais, selon toute logique, la structure dut être construite plus tard que la salle de prière. D'un autre côté, l'eulogie accompagnant, selon la lecture du Recueil SCHEFER, le nom d'al-Malik al-Muʿaẓẓam (خلد الله ملكه, que Dieu fasse durer son règne), sans s'appliquer au nom de son père[12], pourrait faire penser aux années postérieures à 615/1218, date de la mort d'al-Malik al-ʿĀdil et début du règne personnel d'al-Malik al-Muʿaẓẓam.

4- Epitaphe

Inscription sur une stèle aujourd'hui disparue, relevée en 1954 à l'ouest du mausolée d'Arāq, par J. et D. Sourdel.

Inédite.

1- بسم الله الرحمن
2- الرحيم يبشرهم ربهم برحمة منه
3- ورضوان وجنات لهم فيها نعيم
4- مقيم هذا قبر الشيخ العبد
5- الفقير إلى رحمة الله الحاج خلف بن ضرغام
6- ابن خليفة الملكي المعظمي توفي يوم
7- الاثنين سلخ شعبان سنة ثمان عشر
8- وستمائة رحمه الله

1- Au nom de Dieu, le Clément,
2- le Miséricordieux. «Leur Seigneur leur annonce grâce
3- et satisfaction (émanant) de Lui, ainsi que des Jardins où ils auront un délice
4- permanent» (Coran, IX, 21). Ceci est la tombe du *šayḫ*, le serviteur
5- avide de la miséricorde de Dieu, le *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām
6- Ibn Halīfa al-Malikī al-Muʿazzamī. Il mourut le
7- lundi de la fin du mois de šaʿbān de l'année 618 (18 octobre 1221).
8- - que Dieu lui accorde Sa miséricorde -.

---

[12]) L'eulogie portant sur les deux règnes conjoints se trouve en effet dans des inscriptitions de 608/1211 (RCEA, X, n° 3685), 610/1213 (RCEA, X, n° 3718) et 614/1217 (RCEA, X, n° 3802).

Cette inscription, qui a aujourd'hui disparu, est particulièrement importante car elle livre la date de la mort du fondateur du sanctuaire de Sīdī Ṣuhayb dans les premières années du règne personnel de son protecteur, al-Malik al-Muʿaẓẓam. Ḫalaf b. Ḍirġām est ici qualifié de *šayḫ*, titre qui indique sa qualité d'homme de religion et qui montre les liens qu'il entretenait avec le sanctuaire où sans doute il résidait avant d'y être enterré. Il faut noter aussi la modestie de la tombe du personnage, une simple stèle, alors que celle de Ṣuhayb devait à la même époque avoir été dotée d'un cénotaphe en bois sculpté, incrusté d'ivoire, qui par la suite aurait été vu par Jean SAUVAGET[13].

L'inscription retrouvée sur la muraille de la Vieille-Ville (fig. 4)[14]

Inscription située sur la courtine entre Bāb al-Farāğ et Bāb al-Farādīs (Bāb al-ʿAmāra), en face du moulin d'al-Ḥalmawiyya, sur les premières assises de la muraille, à 2,35 m au-dessus du Baradā. Inscription gravée en relief sur un moëllon équarri (longueur du moëllon: 55 cm; hauteur: 45 cm) et entourée d'un cadre de 3,20 cm de large (longueur du champ inscrit: environ 50 cm; hauteur: 40 cm). Six lignes en *našḫī* ayyoubide entre listels (espace entre les listels: 5,40 cm). Le texte est très endommagé dans sa partie supérieure et dans sa partie gauche: les deux premières lignes sont illisibles, quelques lettres de la troisième ligne sont conservées dans la partie centrale; le début et la fin des trois dernières lignes sont très endommagés. Il semble que le moëllon a été retaillé, d'où la disparition d'une ou deux dernières lignes qui auraient dû contenir la date. Hauteur de l'*alif*: 5,4 cm.

Découverte en octobre 2008 par Jean-Olivier Guilhot.

Inédite.

1- .....
2- .....
3- ..... السلطان] الملك [المعظم شرف الدنيا و الدين
4- عيسى] بن الملك العـ[ـادل سيف الدنيا و الدين
5- سـ] ـلطان الإسلام و المسلمين [..... في

---

[13]) J. SAUVAGET, *Les monuments historiques de Damas*, p. 70.

[14]) Cette inscription qui prendra place dans la section de notre corpus consacré à l'enceinte médiévale de Damas avait échappé jusque-là à la vigilance des chercheurs. Elle a été découverte par Jean-Olivier Guilhot, membre de la mission archéologique franco-syrienne.

6- ولا] ية العبد الفقير إلى رحمة الله
7- [تعا] لى الحاج خلف بن ضرغام بن [خليفة
8- الملكي المعظمي].....

Notes de lecture:

Ligne 4: la restitution de la titulature d'al-Malik al-ʿĀdil en fin de ligne se fonde sur l'inscription des portiques de la mosquée al-Aqṣā de Jérusalem (RCEA, X, n° 3802) et de la citadelle du Mont Thabor (RCEA, X, n° 3660).

Ligne 6: la formule proposée pour introduire le nom de Ḫalaf b. Ḍirġām ولايــة فــي figure dans d'autres inscriptions du même souverain notamment en 610/1213 à Jérusalem (RCEA, X, n° 3718).

1- ...
2- ...
3- .....le sultan] al-Malik [al-Muʿaẓẓam Šaraf al-Dunyā wa-l-Dīn
4- ʿĪsā] b. al-Malik al-ʿĀ[dil Sayf al-Dunyā wa-l-Dīn]
5- Su]ltan de l'Islam et des musulmans [sous la
6- direc]tion du serviteur avide de la miséricorde de Dieu
7- le Très] Haut le *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām b. [Ḫalīfa
8- [al-Malikī al-Muʿaẓẓamī] ...

Ce texte où figure sans ambiguïté le nom du *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām aurait été difficilement exploitable s'il n'avait pu être rapproché des inscriptions du *mašhad* de Sīdī Ṣuhayb au Mīdān: pas plus la nature de l'inscription que sa date ne peuvent être inférés du texte tronqué.

C'est en fonction de la date du décès de Ḫalaf b. Ḍirġām en 618/1221 exprimé par l'inscription n° 4 du *mašhad* que l'on peut identifier parmi les fils d'al-Malik al-ʿĀdil (ligne 3: «al-Malik ..., fils d'al-Malik al-ʿĀdil»), celui qui régnait à Damas à cette époque, à savoir al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿIsā[15]. L'inscription mutilée aurait donc été gravée entre 594/1198 et 618/1221. On peut affiner encore la datation en tenant compte du titre de *sulṭān al-islām wa-l-muslimīn*, porté dans le texte par al-Malik al-ʿĀdil, ce qui donne comme terminus *ante quem* 615/1218 date de sa mort plutôt que 618/1221.

La construction d'al-Malik al-Muʿaẓẓam à laquelle aurait participé Ḫalaf b. Ḍirġām n'est pas définie pour autant. Le bloc de remploi qui en porte témoignage et qui a été retaillé pour correspondre au module des

---

[15]) Les autres fils d'al-Malik al-ʿĀdil ayant régné sur Damas sont: al-Malik al-Ašraf Mūsā (626–635/1229–1237), al-Malik al-Kāmil Muḥammad (635/1238) et al-Malik al-Ṣāliḥ Ismāʿīl (635/1237 et 637–643/1239–1245).

moëllons participe aux premières assises de l'enceinte donnant directement sur le Baradā. C'est en 639/1241–42, date de la construction de la courtine assurée par l'inscription située sur le linteau de Bāb al-Farādīs, que le bloc aurait trouvé sa position actuelle[16]. On peut donc penser qu'il parvenait d' un édifice bâti non loin du Baradā et de la partie nord de l'enceinte qui devait appartenir à un des quartiers extra muros connus sous les noms de Qaṣr al-Ḥaǧǧāǧ, de Šāġūr ou plus sûrement al-ʿUqayba situé au nord de la ville. Ce sont ces quartiers qui avaient subi avant 639/1241–42 (date du transfert du moëllon) des destructions et des incendies signalés par diverses sources historiques. Les luttes fratricides entre princes ayyoubides qui se disputaient le contrôle de la cité avaient entraîné par exemple en 626/1229 le siège de la ville par les armées d'al-Malik al-Kāmil qui finirent par s'en emparer et chasser al-Malik al-Nāṣir Dawūd et en 635/1237–38 un autre siège par le même al-Kāmil pour renverser al-Malik al-Ṣāliḥ Ismāʿīl qui venait de prendre le pouvoir. Certains récits signalent qu'en ces occasions furent détruits des moulins, des caravansérails (*ḫān*) et même une *madrasa* récemment construite[17].

Ce que l'on ignore absolument, c'est la nature exacte de ce monument des faubourgs qui aurait été commandé par al-Malik al-Muʿaẓẓam et dont Ḫalaf b. Dirġām b. Ḫalīfa aurait contrôlé l'exécution des travaux (*fī wilāya*), jouant donc un rôle différent de celui qu'il avait assumé pour le *mašhad* de Sīdī Ṣuhayb comme fondateur et sans doute résident.

Le rôle joué auprès d'al-Malik al-Muʾaẓẓam par le *šayḫ* et *ḥāǧǧ* Ḫalaf b. Ḍirġām b. Ḫalīfa al-Malikī al-Muʾaẓẓamī

Toutes les données connues sur Ḫalaf b. Ḍirġām sont contenues dans ces inscriptions et proviennent d'abord de ses titres et de son nom. Sa généalogie où figure l'appellation de Ḍirġām pourrait témoigner d'une origine arabe, voire même égyptienne, à l'instar de ce que l'on observe

---

[16]) Inscription publiée sans étude critique dans le RCEA (XI, inscr. n° 4246) et dont la date exacte figure dans le corpus de Damas, section portant sur la muraille (voir *supra* n. 1).

[17]) Sur le siège de 626/1229, voir Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn al-sādis wa-l-sābiʿ*, éd. M.Z. al-Kawṯarī, Le Caire, 1947, p. 154; sur celui de 635/1237–38, voir Abū l-Fidāʾ, *al-Muḫtaṣar fī aḫbār al-bašar*, III, éd. Ḥ. Muʿnis, Le Caire, 1999, p. 196; al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ al-islām*, XLVI, éd. ʿU.ʿA.S. al-Tadmurī, Beyrouth, 1998, p. 23; al-Maqrīzī, *Kitāb al-sulūk li-maʿrifat duwal al-mulūk*, I-1, éd. M.M. Ziyāda, Le Caire, 1934, p. 298 et St. Humphreys, *From Saladin to the Mongols*, p. 235–237. Il faut noter que parmi les constructions d'al-Malik al-Muʿaẓẓam se trouvait précisément un *ḫān* près de Bāb al-Ǧābiya (Sibṭ Ibn al-Ǧawzī, *Mirʾāt al-zamān fī tārīḫ al-aʿyān*, VIII-2, éd. Hayderabad, 1952, p. 650).

dans le cas d'un des derniers vizirs fatimides, Ḍirġām b. ʿĀmir b. Sawwār (1163–1164)[18]. Néanmoins, cet homme libre, dont le *nasab* remonte à son grand-père, ne porte pas de *nisba* d'origine tribale. Les *nisba* d'al-Malikī al-Muʿaẓẓamī le reliant directement à la clientèle du prince ayyoubide de Damas marquerait plutôt une appartenance à la caste militaire qui porte généralement ce type de noms de relation. En même temps, les seuls titres qui le distinguent, ceux de *ḥāǧǧ* et surtout de *šayḫ* inscrit sur sa pierre tombale, montrent qu'il aurait fait partie de la catégorie des hommes de religion, ce qui correspond au rôle qu'il joua dans la fondation et l'embellisement d'un sanctuaire vénéré.

La complexité de ces données, qualifiant un personnage difficile à cerner, s'éclaircit néanmoins si on le replace dans le contexte particulier de l'époque ayyoubide[19]. Les hommes de religion, qui déjà sous le règne de Saladin étaient intégrés à l'armée et participaient à ses actions militaires, assumaient à côté des princes des charges de conseiller, d'intendant, d'ambassadeur qui attestaient l'ambiguïté de leur rôle[20]. Le meilleur exemple à cet égard est sans doute fourni par le *šayḫ* al-Harawī dont

---

[18]) Le nom Ḍirġām qui signifie lion est attesté à cette époque en milieu bédouin et semble avoir connu en Egypte une certaine vogue au milieu du XII[e] siècle (al-Ḏahabī, *Taʾrīḫ al-islām wa wafayāt al-mašāhir wa l-aʿlām*, éd. ʿU.ʿA.S. Tadmurī, Beyrouth, 1999, t. 49, p. 72, 80, 183 et t. 50, p. 259). Le vizir fatimide Ḍirġām qui avait tenté une alliance avec Nūr al-Dīn est réputé avoir une origine bédouine orientale; cf. M. Canard, «Ḍirghām», II, p. 327–328. Il faut rappeler à ce propos qu'al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿIsā était lui-même né en Egypte en 576/1180 où il passa ses années de jeunesse et aurait pu se constituer un cercle de compagnons.

[19]) Il y a dans l'entourage des princes ayyoubides des émirs qui ont aussi le titre d'*imām* et de *faqīh* comme ʿĪsā b. Muḥammad al-Hakkārī qui joua un rôle essentiel dans la prise du pouvoir de Saladin en Egypte (Ibn Kaṯīr, *Ṭabaqāt al-fuqahāʾ al-šāfiʿiyyīn*, éd. A.ʿU. Hāšim et M.Z. Muḥammad ʿAzab, Maktabat al-ṯaqāfa al-dīniyya, Le Caire, 1993, II, p. 721–722). Le cas de Ḫalaf b. Ḍirġām semble cependant différent, car il n'est porteur d'aucun titre militaire.

[20]) Dans les revues militaires effectuées par Saladin au Caire en 577/1181 et 585/1189, «les cadis, les *faqīh* et les soufis» sont mentionnés au sein des effectifs militaires et appointés sur le budget de l'armée (al-Maqrīzī, *al-Ḫiṭaṭ*, II, éd. Būlāq, 1853, p. 86–87; id., *Kitāb al-sulūk*, I-1, p. 75). On trouve également parmi les membres de la garnison de Ṣadr au Sinaï aussi bien sous le règne de Saladin que sous celui des derniers Ayyoubides un soufi et un *šayḫ* au côté des militaires (J.-M. Mouton (éd.), *Ṣadr, une forteresse de Saladin au Sinaï. Histoire et archéologie*, AIBL, 2010, p. 340–342). Sous le gouvernement d'al-Malik al-Muʿaẓẓam, en 613/1216, des *faqīh* et des soufis participent de même au creusement du fossé ouest de la citadelle (Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn*, p. 92).

on sait qu'il occupa auprès d'al-Malik al-Ẓāhir Ġāzī, le prince ayyoubide d'Alep, une place privilégiée, résidant certes dans sa *zāwiya*, mais ayant accès directement auprès du prince auquel il avait dédié son *Mémoire relatif aux ruses de guerre* ainsi qu'un testament destiné à le guider dans sa fonction de souverain[21]. Le *šayḫ* Ḫalaf b. Dirġām faisait lui aussi partie d'une maison princière, celle d'al-Malik al-Muʿaẓẓam. C'est à ce titre qu'il obtint le financement du complexe érigé autour du tombeau de Sīdī Ṣuhayb et qu'il fut l'exécutant des ordres de son maître pour un autre édifice, peut-être religieux, dans les faubourgs nord de la cité.

La nature même de la première fondation est sans doute révélatrice d'intérêts propres au souverain al-Muʿaẓẓam ʿIsā qui non seulement avait étudié les sciences religieuses et spécialement le *fiqh* hanafite[22], mais avait renoué avec une tendance d'un autre hanafite Nūr al-Dīn, qui participa au développement du culte des saints[23]. L'édification du complexe de Sīdī Ṣuhayb se situe à une époque où se multiplient les lieux de pélerinage à Damas, d'abord dans la ville, puis dans sa périphérie au fur et à mesure que se développaient les faubourgs[24]. La ville se dote alors d'une véritable ceinture protectrice de lieux saints autour de tombeaux vénérés qui évoquaient souvent les Compagnons de Muḥammad, artisans de victoires qui

---

[21]) J. Sourdel-Thomine, «Les conseils du Šayḫ al-Harawī à un prince ayyūbide», *BEO*, XVII, 1961–1962, p. 205–266; id., «Le testament politique du Shaikh ʿAlī al-Harawī», *Arabic and Islamic Studies in Honor of Hamilton A.R. Gibb*, Leyde, 1965, p. 609–618.

[22]) Le prince ayyoubide qui avait reçu une formation littéraire en grammaire, philologie et poésie avait également suivi les enseignements des *šayḫ* hanafites de Damas. Il avait lui-même écrit un commentaire du traité de *fiqh* d'al-Šaybānī, *al-Ǧāmiʿ al-kabīr* (L. Pouzet, *Damas au VII^e/XIII^e s. Vie et structures religieuses dans une métropole islamique*, Beyrouth, 1988, p. 68).

[23]) Al-Malik al-Muʿaẓẓam fit rassembler tous les livres de la Grande Mosquée de Damas dans le *mašhad* de ʿAlī devenu *mašhad* ʿUrwa, à l'est de la cour, lorsque celui-ci fut transformé en *dār al-ḥadīṯ* par Muḥammad b. ʿUrwa al-Mawṣilī (m. 620/1223), un homme de religion intime du prince (*min ḫawāṣṣ aṣḥāb al-Malik al-Muʿaẓẓam*) (Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn*, p. 136; Ibn Kaṯīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, XIII, Maktabat al-Maʿārif, Beyrouth, 1988, p. 101–102; al-Nuʿaymī, *al-Dāris fī taʾrīḫ al-madāris*, I, éd. Ǧ. al-Ḥasanī, Maktabat al-ṯaqāfa al-dīniyya, Le Caire, 1988, p. 82). Sur le rôle de Nūr al-Dīn dans le développement du culte des saints, voir D. Talmon-Heller, *Islamic Piety in medieval Syria. Mosques, Cemeteries and Sermons under the Zangids and Ayyūbids (1146–1260)*, Leyde, Boston, 2007, p. 190–198.

[24]) C'est précisément dans un de ces faubourgs du nord que se situait la fondation d'al-Malik al-Muʿaẓẓam ʿĪsā confiée à Ḫalaf b. Ḍirġām et sur laquelle l'inscription n° 5 ne nous renseigne pas suffisamment.

préfiguraient tous les succès militaires des périodes ultérieures, notamment la reconquête ayyoubide de la Syrie sur les croisés[25].

Cette ceinture protectrice faisant le tour des murailles était comme vivifiée par le départ de la route du Pèlerinage qui reliait les lieux saints damascains aux lieux saints essentiels de La Mecque et Médine. Al-Malik al-Muʿaẓẓam qui avait fait effectuer par procuration à son intention une *ʿumra* attestée par un certificat de belle qualité en 604/1207[26] et qui lui-même fit personnellement le pèlerinage en 611/1215[27], conduisit aussi, «depuis Bāb al-Ǧābiya jusqu'au mont ʿArafāt», des opérations de terrassement pour améliorer le franchissement des passages difficiles, la construction de puits et de refuges pour les pèlerins[28]. C'est dans cette perspective que se situe d'une certaine façon le choix du *mašhad* de Sīdī Ṣuhayb, élevé en bordure de la route du Pèlerinage, dans le quartier du Mīdān où se rendait le prince lorsqu'il accompagnait la caravane du *ḥaǧǧ* à sa sortie de Damas[29].

Pour remplir les objectifs de cette politique, al-Muʿaẓẓam ʿĪsā eut recours aux services de Ḫalaf b. Ḍirġām à qui il confia les diverses missions attestées par nos témoignages épigraphiques. Le *šayḫ* en question aurait servi les intérêts d'un maître désireux de se concilier la faveur des habitants des faubourgs, en légitimant un culte populaire autour d'une

---

[25]) Le *šayḫ* al-Harawī estime à 70 le nombre de Compagnons enterrés à Damas, mais il précise que «les tombes ne s'y laissent plus identifier» (al-Harawī, *Kitāb al-išārāt*, p. 14; trad. p. 35). Outre la tombe de Sīdī Ṣuhayb, on peut cependant noter la reconstruction en 586/1190 de l'oratoire de Ḫālid b. al-Walīd au nord de Bāb Šarqī (D. et L. Sourdel, «Dossiers pour un corpus des inscriptions arabes de Damas», *REI*, XLVII/2, 1979, inscr. n° 13, p. 151–153), la rénovation des tombes de Bilāl en 625/1228 et d'Abū l-Dardā au cimetière de Bāb al-Ṣaġīr (Kh. Moaz, S. Ory, *Cimetière d'al-Bāb al-Ṣaġīr*, inscr. n^{os} 29 bis et 60; RCEA, X, p. 259) ou encore celle de Ḍirār b. al-Azwar en 624/1227 (RCEA, X, n° 3974).

[26]) D. Sourdel, J. Sourdel-Thomine, *Certificats de pèlerinage d'époque ayyoubide. Contribution à l'histoire de l'idéologie de l'islam au temps des Croisades*, AIBL, Paris, 2006, n° 17, p. 163–166.

[27]) Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn*, p. 87.

[28]) Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn*, p. 152.

[29]) L. Pouzet, *Damas au VII^{e}/XIII^{e} s.*, p. 346. Il faut noter également le réaménagement, entre 607/1211 et 613/1216–1217, à l'initiative d'al-Malik al-ʿĀdil et de son fils al-Malik al-Muʿaẓẓam, dans ce même secteur du Mīdān, du *muṣallā* des deux fêtes qui fut entouré d'un mur à merlons percé de portes, doté d'un *miḥrāb* et d'un *minbar* en pierre surmonté d'une coupole et de deux portiques le long du mur de *qibla* (Abū Šāma, *Tarāǧim riǧāl al-qarnayn*, p. 76; al-Nuwayrī, *Nihāyat al-arāb fī funūn al-adab*, éd. M.D.D al-Riyyas, M.M. Ziyāda, Le Caire, 1992, p. 52; al-Nuʿaymī, *al-Dāris fī taʾrīḫ al-madāris*, II, p. 419).

modeste sépulture aux origines douteuses par sa transformation en un complexe religieux[30]. Il aurait ainsi fait partie du groupe d'hommes influents qui n'apparaissent que de loin en loin dans les textes, mais qui multiplièrent autour de la cité les constructions utilitaires et religieuses favorisant la propagande ayyoubide. Si al-Malik al-Muʿaẓẓam connut une aussi grande popularité à Damas, il le doit pour une part à ces hommes de l'ombre qui en favorisant le culte des saints diffusaient l'image du souverain pieux et généreux dans les extensions nouvelles de la ville.

Addendum: Au moment où cet article était sous presse les travaux de restauration effectués au sanctuaire de Sīdī Ṣuḥayb ont permis de retrouver la partie gauche de l'inscription n° 3 (Texte de construction du minaret) jusqu'ici connue seulement par le Receuil Schefer et reproduite plus haut d'après cette seule source.
Voici le texte de cette inscription nouvellement mise au jour:

١-...هذه المأذنة المباركة من نعمة مولانا
٢-...الملـ] ـك العادل/عيسى \ خلد الله ملكه العبد
٣-...ضرغام بن خليفة المصري سنة إثني عشر وست مائة

1- ... ce minaret (*maʾḏana*) béni grâce aux faveurs de notre maître
2- ... al Mali]k al-ʿĀdil\ʿĪsā/ – que Dieu fasse durer son règne –, le serviteur
3- ... Ḍirgām b. Ḫalīfa al-Miṣrī en l'année 612/1215–1216.

On dispose donc maintenant de la date exacte de cette construction qui fut érigée en 612/1215–1216, c'est-à-dire postérieurement, comme nous le supposions, à la construction du *mašhad* et de la salle de prière. Une autre amélioration importante est celle de la *nisba* lue désormais comme al-Miṣrī et qui corrobore notre hypothèse sur l'origine égyptienne du fondateur. Le nom de ʿĪsā, *ism* d'al-Malik al-Muẓaffar, semble avoir été surajouté au-dessus de l'eulogie, sans doute parce qu'elle avait été oubliée dans uns premier temps par le lapicide ou ajoutée plus tardivement.

---

[30]) Les circonstances ayant conduit à la découverte de cette tombe ne nous sont pas connues, mais on peut légitimement penser qu'elle émane, comme c'était souvent le cas, des milieux populaires à la suite d'un rêve ou d'une vision comme pour le *mašhad* voisin de Ḫaḍir (Ibn al-ʿAdīm, *Buġyat al-ṭalab fī taʾrīḫ Ḥalab*, VII, éd. S. Zakkār, Damas, 1988, p. 3381–3382; J.W. Meri, *The Cult of the Saints among Muslims and Jews in Medieval Syria*, Oxford, 2002, p. 179–183). Dans tous les cas, cette identification ne fut à aucun moment validée par le milieu des lettrés qui plaçait unaniment la tombe de Ṣuhayb à Médine.

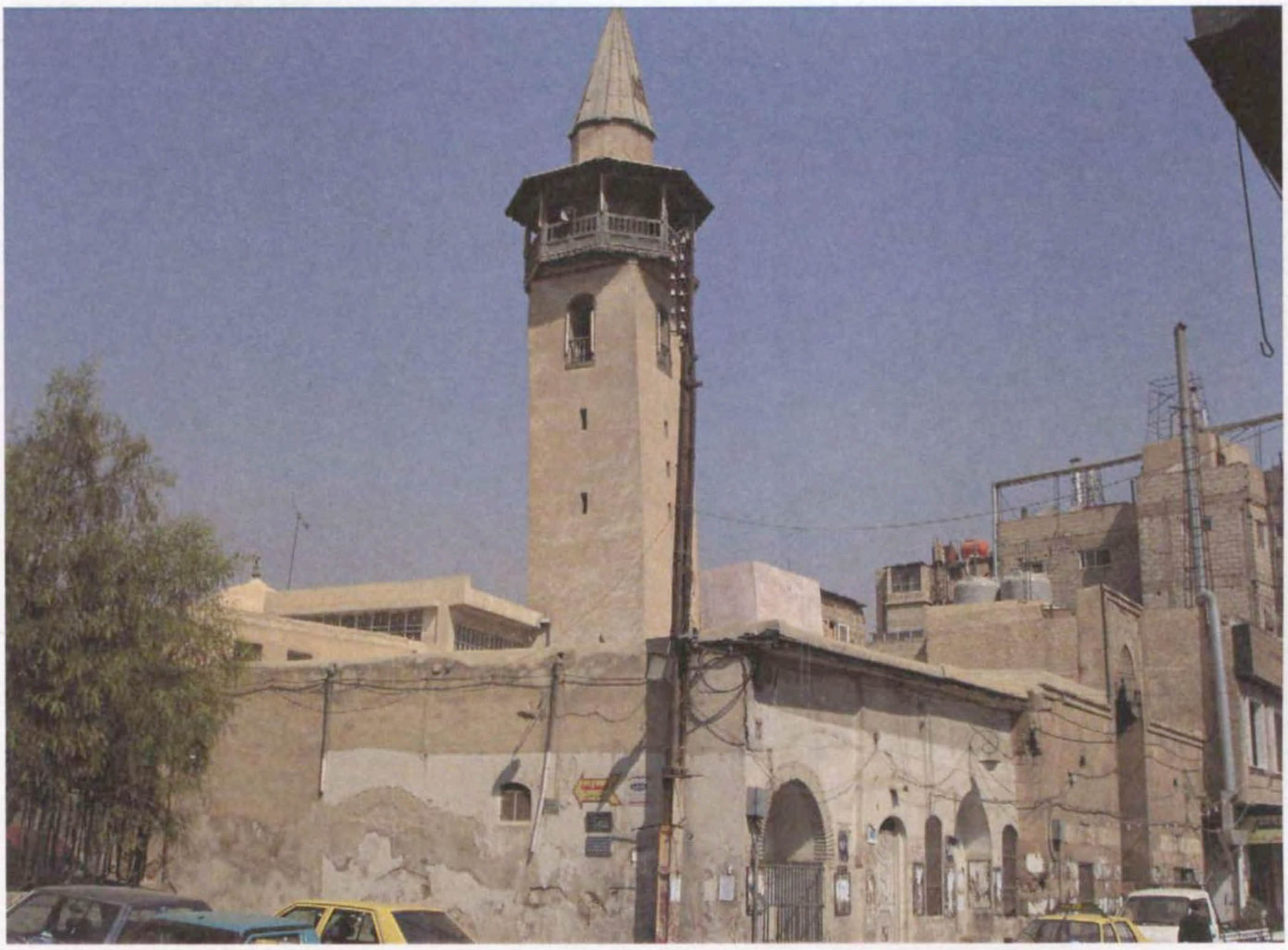

Figure 1: Le mašhad *de Sīdī Ṣuhayb vu depuis le sud (Cl. Joseph Hanna)*

Figure 2: Inscription n° 1 : texte de construction du mašhad *et de la coupole (Cl. Joseph Hanna)*

Figure 3: Inscription n° 2 : texte de construction de l'oratoire (Cl. Joseph Hanna)

Figure 4: Inscription mutilée remployée dans la muraille de la Vieille-Ville (Cl. Garance Li)

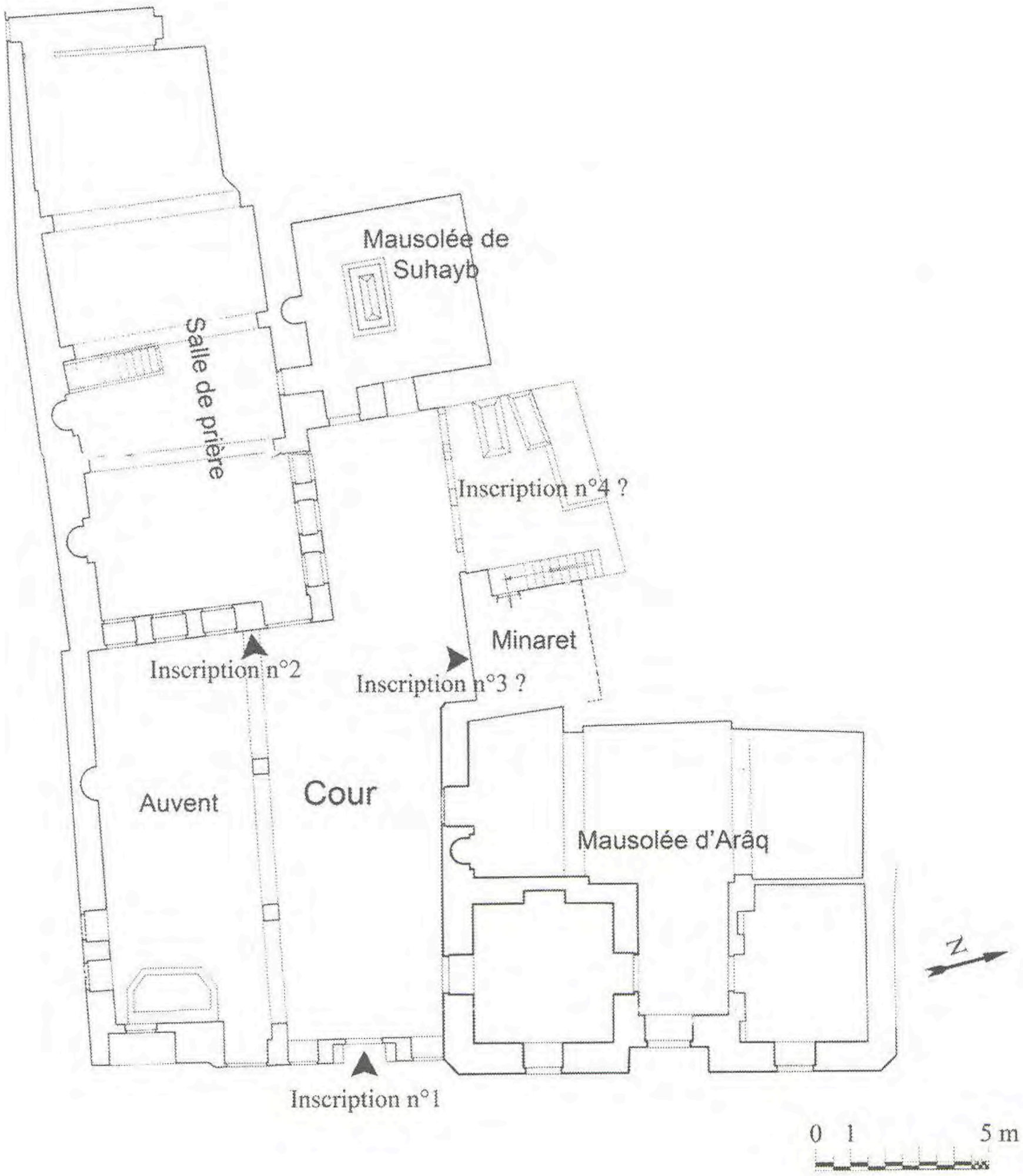

Figure 5: Plan du mašhad *de Sīdī Ṣuhayb et du mausolée d'Arāq (établi par Claudine Piaton d'après le relevé de la DGAM)*